

Le crépuscule de coton (ou La danseuse de la nuit), Jules Langonnet

Ses paupières se ferment, la boîte à musique s'ouvre.

Plein jour, le rideau se lève, la foule l'applaudit, les projecteurs sont rivés sur ses chaussons. Éliisa est en troisième position, son cœur bat la chamade et son sourire illumine la scène. Ses cheveux sont tenus par une petite barrette métallique rose qui appartenait à sa mère.

Le soleil court pour disparaître à l'horizon et le ciel s'obscurcit. Éliisa est assise, au bord de la piscine, les jambes qui flottent. Son père est debout derrière elle ; ils fixent le magnifique paysage que leur offre le crépuscule. Elle pense à sa mère, l'idée lui effleure l'esprit que son père y songe aussi. Ses souvenirs lui remémorent son enfance, lorsqu'on la prenait dans les bras, lorsque sa famille était heureuse.

Malgré l'épaisseur de ses demi-pointes, elle recroqueville ses doigts de pieds sous la fraîcheur du parquet. Éliisa aime cette sensation, elle se sent vivante face à tous ces gens qui la regardent, et qui bientôt vont l'admirer. Le soleil s'étale dans le ciel juste au-dessus de la salle. Elle est seule contre tous, prête à vivre de ce qu'elle aime, elle sourit. L'archet vient caresser les cordes du violon, le spectacle commence. Les notes s'enchaînent au rythme de ses pas de ballerine. Elle mène la danse. Fasciné, le chef d'orchestre la regarde enlacer chaque figure, avec tant de légèreté qu'il pourrait croire qu'elle va s'envoler. La mélodie s'accélère quand elle illumine toute la salle ; les spectateurs n'ont d'yeux que pour elle.

Elle se souvient de la broche que mettait sa mère pour chacun de ses ballets. Elle disait que ça lui portait bonheur, qu'elle y voyait presque une sorte de magie. C'est ce même bijou qui lui attache aujourd'hui les cheveux ; elle l'a gardé. De loin, dans la douce obscurité du coucher de soleil, il est possible de voir ses yeux scintiller ; l'émotion la rattrape. Une larme file lentement sur sa joue ; elle se rappelle.

Sa timidité s'efface au profit de l'élégance. Ses foulées semblent parsemées d'éclats de diamants. Sa jupe se laisse entraîner par la musique ; on pourrait croire que les partitions ont été écrites pour elle. Ses poses s'enchaînent devant les yeux ébahis, elle n'en revient pas. Le soleil lui-même est ébloui. Pas un seul de ses gestes n'est de travers ; elle se surprend. Jeune et innocente, elle enflamme pourtant le plancher, le cœur empli de passion. Par de simples mouvements de son corps, elle parvient à capter l'attention ; à nous surprendre, à nous émerveiller. Son père la contemple au premier rang, un mouchoir à la main ; elle est heureuse

qu'il soit fier d'elle. Elle se reflète dans les yeux brillants du public. Dans la pénombre de la scène, ses habits blancs permettent de la distinguer de loin.

Quelques temps auparavant, elles étaient en route pour un opéra ; le premier qu'elles allaient danser ensemble. Le délicat parfum de sa mère embaumait la voiture ; Élisabeth l'a d'ailleurs gardé puisque c'est le sien aujourd'hui. Des rires éclataient, et dans la plus grande des tendresses, ses derniers mots retentissaient : « Je suis fière de toi ma chérie ». Ce soir-là, le camion qui arrivait en face d'elles s'est fait souffler par le vent. Le large cours d'eau qui bordait la voie les a alors accueillies dans un calme profond. Le rêve des ballerines s'est éteint.

La baguette se lève, un silence d'or envahit la salle ; elle s'assied. Son bras droit s'étend sur le sol quand elle commence à s'allonger avec grâce. Les altos repartent de plus belle, s'invitent alors d'autres danseuses en orbite. Ainsi, une ronde de flocons gravite autour du cygne à terre. Les notes s'intensifient, la pression monte peu à peu ; le suspens naît de sa lenteur à se redresser. Elle se relève et, dans le plus parfait équilibre, déploie ses ailes. Son anneau d'étoiles s'écroule, elle est seule debout. Une telle poésie se dégage de la finesse de ses actions qu'elle a l'air d'un ange. Elle ne s'épanouit qu'ici, dans son opéra où elle vit le rôle principal. La musique ralentit, la foule se lève et l'acclame. Elle est heureuse, fière d'elle et de ce qu'elle a accompli.

Trois ans ont passé depuis que les chemins du ciel l'ont séparée de sa mère. Élisabeth regarde l'eau faire valser ses pieds sans effort. Elle se dit que sa mère aurait pu être là, qu'elle aurait pu la voir et la rendre, encore une fois, fière. Le vent commence à devenir trop frais, sa fine écharpe ne la protège plus très bien du froid. La lune est désormais seule à rayonner. Élisabeth tourne la tête vers son père en essuyant les filets salés de ses joues ; il fait de même puis se résigne à rentrer.

À l'intérieur, un vinyle crépite sur la vieille platine et laisse courir une belle mélodie de violon. C'est sur cette musique qu'elle aimerait danser pour rendre hommage à sa mère. bercée par cette symphonie, elle partage un repas en tête-à-tête avec son père. Les draps de coton vont d'ici peu recouvrir son petit corps de cotillons.

Elle se détache de son siège mobile pour rêver à d'autres décors. Ses jambes inanimées sont déposées sur le matelas avec soin. Le tourne-disque continue sa ronde sur le dernier sillon, le silence de la nuit s'étend dans la chambre, mais pas pour longtemps. Dans son sommeil, elle va enfin s'éveiller, imaginer qu'enfin ses jambes lui répondent, et enfin s'envoler aussi facilement qu'un oiseau.

Le ballet de sa vie débute à l'instant où Morphée l'accueille. Comme chaque nuit, elle va enrouler ses cheveux autour de sa barrette rose, enfiler ses petits chaussons et saluer le public.

Élisa prend la petite boîte à musique sur sa table de nuit, la dépose sur son ventre et remonte lentement le ressort. En l'espace d'un rêve, elle devient l'étoile de ses nuits.

Ses paupières se ferment, la boîte à musique s'ouvre.